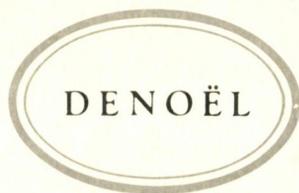


Bernard Mathieu

Sahara
été hiver

roman



Extrait de la publication

Sahara été hiver

DU MÊME AUTEUR

Furoncles, *éd. France Adel*

*Bernard
Mathieu*
Sahara
été
hiver

roman

Denoël

© *by Éditions Denoël, 1983*
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-22945-9

HIVER

Le désert à l'arrêt

A certains endroits, on pense se trouver en face de quelqu'un de très crispé, de très raide, quelqu'un qui serrerait les poings jusqu'à ce que les jointures soient blanches, les mâchoires jusqu'à ce que les dents soient encastrées les unes dans les autres, quelqu'un dont les muscles seraient pétrifiés à force de tension.

Le désert aborde souvent les gens comme s'il était ce quelqu'un-là. Il n'est pas facile de capter son regard. On le cherche, on se retourne d'un coup de peur qu'il ne vous l'enfonce dans le dos. On le sent sourire d'un sourire amusé, dangereux.

Il a attrapé le temps avec sa main et l'a confisqué. La tête du temps ressemble à celle d'un chat tout juste né, encore aveugle. Elle émerge de son poing, s'il serre...

Le désert c'est à peu près ça, en certains endroits.

Il n'y a pas de bourgeons qui éclosent, pas d'herbe qui pousse, pas de surgissement du vert, il n'y a pas de fleurs. Le désert est monochrome.

Je connais une cuvette cernée de plis de terrain, le fond de la cuvette est couvert de gravier, un granulé

épais. Dessous? Dessous je ne sais pas ce qui est caché. Les plis du terrain sont des ondulations pierreuses parsemées d'épines de schiste, de plaques de roche tendre, il y a un peu de sable accumulé dans les creux, il trace, par endroits, de larges balafres claires entre deux bosses.

Au-dessus de la cuvette brillent des lampes, une série de projecteurs, des rampes, un tas de filaments portés à blanc. Quelque part, dans un endroit masqué, le désert manœuvre le curseur d'un potentiomètre. En été le curseur est à bout de course, poussé à fond. La lumière est violente, le désert essaie toujours d'aller plus loin, au risque de défoncer le tableau, de faire craquer le ciel. Il est livide à cause de la tension, de l'effort.

Y a-t-il un ciel? A dire vrai on n'en sait rien. On regarde ses sandales, on sent sur soi une pression terrible qui empêche de lever la tête, de se redresser, de regarder au-delà d'une centaine de mètres, les pupilles réduites à un trou d'épingle. On sent la cornée de ses yeux devenir comme des écorces d'orange séchées.

On peut se détendre le soir, quand la tension baisse, durant une heure ou deux. Après il y a la nuit et c'est l'inverse en noir. Une aspiration, un besoin de s'envoler vers les lumières minuscules des villes qu'on voit très loin, au-dessus de soi, vous tourmente, et vous peinez à vous endormir. Le froid, le vide, vous empoignent et vous tirent, vous appellent, vous invitent à sortir du duvet dans le vent gelé et à vous mettre en route.

En hiver, le curseur est au plus court de sa course, la pression est moindre.

Au bord de cette cuvette, à des centaines de kilomètres de tout lieu habité, j'ai eu l'envie de me cacher, de m'accroupir derrière un épaulement rocheux et d'attendre.

J'ai pensé que si je restais immobile, si je devenais indiscernable, quelque chose arriverait. Je verrais des hommes en bleu de travail sortir du paysage, circuler dans la cuvette, des pinces, des tournevis à la main, trimbalant des échelles, des rouleaux de câble électrique... L'équipe d'entretien de ce foutu désert déchirerait les images et s'installerait à bricoler sous mon nez.

Le guet, je ne l'ai pas fait dans cette cuvette-là, je l'ai fait plus loin, adossé à une montagne qui ne figure pas encore sur les cartes, en bordure d'un reg qui n'en finit pas.

Il n'y eut pas d'ouvriers, pas d'agitation, le vent lui-même n'avait prise sur rien. Je savais que si je m'étais tenu là mille ans, j'aurais vu la même chose. Mon squelette aurait pu rester en embuscade longtemps après que mes yeux furent morts, il n'aurait rien vu. Peut-être, avec une chance inouïe, une dune serait-elle sortie de l'horizon et serait passée avec une lenteur infinie près du guetteur pour s'en aller se jeter contre la montagne?

Dans le sud libyen il y a un reg immense où se meuvent les dunes, un pointillé géant, des pyramides bosselées avec des rondeurs d'édredon. A cet endroit

j'avais rencontré des traces, je les avais suivies. Elles filaient vers l'un de ces châteaux en dérive, s'enfonçaient sous le sable, s'évanouissaient, réapparaissaient de l'autre côté... Les traces d'une colonne italienne laissées il y a quarante ans.

J'avais retrouvé une boîte de conserve, une date y figurait : 1937. Une boîte de viande je crois. Dans cinquante ans elle sera encore là. La dune l'aura-t-elle dépassée ou sera-t-elle vautrée dessus?

Entre le Tibesti et la mer des vaisseaux dérivent au long de décennies, une armada dispersée qui glisse sur des regs plats et gris, un peu violacés.

A cet endroit et en beaucoup d'autres, on ne peut rien espérer de plus que voir une dune bosseler l'horizon et se refléter dans un mirage qui la suit depuis le début. Une dune ou une montagne de meringue, un iceberg du désert...

Dans le Ténéré, le reg n'est pas gris violacé mais jaune. Si on pouvait peler ce sol, y tailler une brèche d'un coup de rasoir et le rouler comme on roule un tapis, on découvrirait quelque chose de plus doux, de plus tendre, de plus humain. Si on pouvait racler ce tapis-éponge brûlant!

Un homme qui mettrait le pied dessus serait bu instantanément. C'est probablement ainsi qu'avaient disparu ces Anglais dont j'avais trouvé le campement dans les parages du Gilf Kébir, dans le désert d'Égypte.

Ils s'en étaient allés se reposer à l'abri des rochers dressés sur un champ de cailloux. Leurs traces serpen-

taient, musardaient, venaient se nicher dans un petit col, entre deux îles rocheuses.

Le camion kaki avait stoppé, le nez face à la pente, les hommes en étaient descendus, ils s'étaient installés à l'ombre d'un surplomb. Le sergent avait une quarantaine d'années, son teint était bordeaux foncé, une poignée d'hommes l'accompagnaient.

Il avait regardé le siège vissé sur le toit de la cabine, derrière l'affût de la mitrailleuse démontée récemment, il en avait marre de l'entendre ferrailer tout le temps lui qui, ordinairement, voyageait à côté du chauffeur. Il avait ordonné à l'un de ceux qui se tenaient à l'abri, tassés contre la paroi rocheuse, d'enlever cette saloperie de siège, de le dévisser et de le foutre en l'air. Il n'allait pas supporter ça jusqu'en Cyrénaïque!

Celui à qui l'ordre avait été donné avait senti monter en lui une envie de pleurer. On peut sûrement pleurer dans le désert à cause d'un siège de mitrailleuse.

L'homme s'était brûlé les doigts à la tôle, avait bataillé avec les clefs et les boulons... Il avait jeté un coup d'œil à ce type qui lui avait donné l'ordre, qui bourrait sa pipe avec une méticulosité pesante, installé à l'endroit exact que lui venait de quitter, d'où il l'avait chassé... Il l'avait haï!

Le sergent au teint bordeaux avait écrasé du pouce les derniers brins de tabac dans le fourneau de sa pipe, il avait vidé la poussière brune qui traînait dans la boîte sur le fourneau déjà plein à ras bord, ça avait fait une petite colline. Il avait jeté la boîte, avait allumé sa pipe...

La boîte gisait au pied des rochers, sur le champ de cailloux, rectangulaire, plate, en métal avec un couvercle à charnière. Il était impossible d'y lire quoi que ce fût cependant il n'y avait aucun doute, c'était une boîte de tabac anglais.

Un soldat avait ouvert une conserve de corned-beef. Le fond de la boîte avait été préservé de l'abrasion, le mot *Argentina* s'y lisait clairement. Sur une autre dont on ne pouvait deviner ce qu'elle avait contenu était écrit *Bristol*.

Le cuisinier avait versé le corned-beef dans une gamelle puis il avait mis du sable dans la boîte vide. Il était allé au camion où l'autre finissait de dévisser le siège, il avait saisi un bidon d'essence, de ces bidons de tôle de cinq galons, il avait versé du carburant dans la boîte à demi remplie de sable, il avait arraché l'étiquette, en avait fait un tortillon de papier qu'il avait enfoncé dans le sable imbibé d'essence en guise de mèche. Il y avait mis le feu. Ça avait donné une flamme basse, plutôt bleue, il avait frit la viande. Sur le toit du camion l'homme en avait terminé. Il avait balancé le siège de toutes ses forces puis il avait sauté au sol rejoindre les autres.

Naturellement, la seule place qui restait était au soleil, à moins qu'il n'eût consenti à s'asseoir très à l'écart.

Après je ne sais plus.

Peut-être avaient-ils rallié le reste de la colonne, étaient-ils repartis vers leur rendez-vous avec l'armée de Rommel, loin au nord-ouest?

Peut-être l'un d'eux avait-il marché pieds nus sur le sol et avait-il été absorbé sur-le-champ? Les autres avaient sans doute fait la même chose pour vérifier qu'ils n'étaient pas victimes d'une illusion ou pour quelque raison devenue incompréhensible alors et avaient disparu de même.

Il arrive beaucoup de choses de cette sorte dans les déserts. C'est le parc de la mort. Elle s'y promène à longueur de temps, personne d'autre ne peut s'y promener, on ne peut que traverser en souhaitant ne pas la rencontrer. Je crois que cet espoir est vain. Lorsqu'on traverse, chaque fois elle regarde, amusée, ces hommes qui se hâtent et essaient de se dissimuler. Elle laisse faire, drapée dans sa violence, se mirant dans un ciel sans merci, sans nuages, d'une nudité terrible, étendue sur le sable où rien ne pousse. Elle laisse passer, maîtresse de son univers à deux composants, le ciel et la pierre. Parfois, si elle veut jouer ou si, au contraire, elle se sent d'humeur morose, elle enfonce son index dans un puits et le bouche puis elle regarde mourir ceux qui arrivent assoiffés. Ils tournent, creusent, se démènent. Elle sourit. Elle ne les aplatit pas d'un revers de main comme nous faisons pour les insectes. Dans les déserts on ne fait pas de gestes brusques, un mouvement du doigt suffit pour tuer.

Dans les longs cordons de dunes du désert de Rébiana, autour du puits d'Hosénofou, il y a des cadavres de toutes sortes et plusieurs tombes.

Bastringue

Dans la journée les oiseaux tournent au-dessus de la ville, des feuilles noires emportées par des spirales de vent, des mouches qui dansent devant les yeux lorsqu'on se sent faible. On lève la tête, on les regarde par-dessus les toits, les pointes des arbres, on voit un ciel couleur de fer ou de cendre où volent des charognards, des bêtes qui attendent de s'abattre pour manger.

Les nuits sont découpées en tranches épaisses. Quand on roule en voiture sur la route qui vient de l'aéroport, les lumières des phares se dissolvent sous les lampadaires, dans les néons des bordels chic. Il suffit de peu de chose pour que les nuits basculent, s'étirent, prennent dans la bouche une saveur de poussière et de gravats. Je dormais sous un hangar. Dans la journée je m'affairais dans la ville. Dans un garage, un type massif, presque chauve, portait une bague en or au médius de la main droite. Au centre de l'anneau brillait une grosse pierre rouge. Il commandait d'autres types. Quand le moment arrivait, il sortait un mouchoir propre de sa poche, un carré de tissu repassé, à petits

carreaux violets, il le déplaçait et découvrait une noix de cola, il essuyait alors ses mains à sa blouse, il ouvrait son couteau à lame épaisse, les autres attendaient, rangés en demi-cercle autour de lui.

Il partageait la noix dans le creux de sa main et distribuait les morceaux. La bague à la pierre rouge circulait d'une bouche à l'autre, très rouge sur la peau noire. Certains des hommes recevaient le quartier de noix directement sur la langue. Quand le chauve remettait mouchoir et couteau dans sa poche, les hommes se dispersaient et retournaient à leur travail. Cette cérémonie avait lieu chaque jour.

J'avais vu une autre bague jaune avec une pierre rouge au doigt d'un type, dans un bordel de rue étroite. Était-elle plus grosse, plus petite que celle de l'homme du garage? On a du mal à se remémorer les mains des gens.

Au coin de cette rue, deux frères mauritaniens vendaient des bijoux d'argent et de corne. Le plus vieux était souvent couché ou à demi étendu, les yeux ouverts, sur un morceau d'étoffe laineuse. L'autre souriait, parlait, offrait du thé. Ses boîtes de verre bouchaient la porte. De temps à autre il plongeait la main dans un de ses aquariums, il en retirait un bracelet qu'il palpa, ses doigts glissaient sur l'ivoire, la corne, les incrustations d'argent, d'ébène.

Quand je souhaitais le bonsoir à celui qui était couché, quand je m'approchais de lui, il levait le visage et paraissait regarder la rue à travers l'épaisseur de mon corps. Je croyais qu'ils ne dormaient jamais, que

leurs nuits étaient noir et jaune à cause de la lampe à pétrole, qu'ils les passaient toutes ainsi, l'un à parler et à sourire, l'autre à somnoler.

L'intérieur du bordel était toquard. Dans la grande salle il y avait du plastique, des lumières qu'on n'avait pas réussi à adoucir. Derrière un long comptoir en contreplaqué, une femme décolorée, corpulente, dans une robe rouge serrée, servait de la bière en compagnie de l'homme à la bague. La femme parlait parfois, du gravier tombait de sa bouche. Elle avait des yeux bleus, un visage pâteux et dur. C'était quelqu'un dont on pouvait penser que sa vie était en lambeaux et en béton.

J'avais poussé la porte, j'avais jeté un coup d'œil troublé puis j'avais avancé, j'étais allé vers le bar mais je ne l'avais pas atteint. Une fille était venue très vite, pendant que je clignais des yeux pour m'adapter à la lumière coupée en tranches.

Sa main avait pris mon sexe, son autre main et son bras avaient entouré mon cou. Elle s'était haussée sur la pointe des pieds, elle avait dit : « Mon petit mari, mon chéri! » J'avais essayé d'aller quand même vers le bar, vers le tabouret qu'elle venait de quitter. Je ne l'avais pas pu, j'avais dit : « Attends, attends un peu. » Je voulais avancer.

Parfois, dans les rêves, on va quelque part, on a de la vase jusqu'aux genoux ou un sac très lourd sur l'épaule. On tente de repartir et on ne le peut pas, on est fixé, englué par la bouche qui souffle « Mon petit mari, mon chéri! ».

Après longtemps d'efforts, certains poissons finissent

par mollir, se laissent remorquer, le corps en arc de cercle, raidis, abandonnés. Même s'ils se débattent un peu au moment où la main se tend pour les saisir aux ouïes ça ne change rien.

Elle avait crié : « Celui-là c'est mon mari! » Et elle m'avait remorqué vers le comptoir. Elle avait chassé une fille, pour son mari, pour qu'il soit bien, qu'il soit content de sa femme.

La fille chassée avait pris ma main, l'avait fourrée sous sa jupe, brusquement.

On voit parfois des gens égarés s'emparer rapidement d'un objet appartenant à quelqu'un et s'accroupir en le serrant contre leur ventre. Ils regardent celui à qui ils ont pris, ils rient ou paraissent terrorisés mais refusent de rendre.

J'avais senti une seconde les poils épais et courts de la fille. Ma femme l'avait repoussée. La fille était revenue plusieurs fois dans la nuit plaquer obstinément ma main sur sa fente. Elle n'avait rien osé d'autre, tous savaient qu'elle n'irait pas plus loin, ils l'avaient laissée faire, elle, son chemisier vert, sa toison dense et son envie de pleurer, de plus en plus saoule.

Plus tard, la maquerelle blonde avait dit à l'homme à la bague de la jeter à la rue. Il avait essuyé ses mains à son torchon, avait souri. La fille avait geint, les yeux flous. L'homme l'avait empoignée par le bras, elle avait geint plus fort, il avait poussé la porte du pied, son autre main s'était ancrée à la jointure de ses fesses, il l'avait soulevée et l'avait jetée dans la rue. Elle était tombée sur la terre battue, elle avait crié. L'homme à

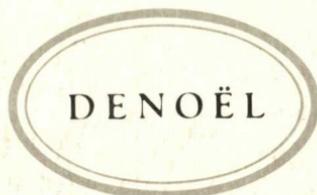
Bernard Mathieu

Sahara été hiver

Une expédition traversant le Sahara d'ouest en est. Une unité de combattants évoluant quelque part dans le Sahara occidental. Deux récits, deux séquences d'un journal de voyage.

Caravanes, troupeaux, hommes, affrontements des hommes, traces, carcasses, villes, bordels des villes. Mais surtout : le désert. Désert décrit dans sa matérialité, dans sa quotidienneté, dans son vécu le plus strict.

L'écriture a pris la densité de ce qu'elle décrit. Elle a ici l'intensité maximum.



Extrait de la publication

10.83 
ISBN 2.207.22945.9
68 FF TTC

LL.M. - Priester - Paris